



ABONNEMENTS

LYON  
Un an . . . . . 7 fr.  
Six mois . . . . . 4 "

DÉPARTEMENTS  
Un an . . . . . 9 fr.  
Six mois . . . . . 5 "

ÉTRANGER  
Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1<sup>er</sup> de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

# LA VÉRITÉ

## JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

AVIS IMPORTANT.

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire le 1<sup>er</sup> janvier 1866, et qui n'ont pas encore versé le prix de leur réabonnement, de vouloir bien nous l'adresser au plus tôt si elles ne veulent éprouver aucun retard dans l'envoi de notre feuille.

On a fait courir le bruit que *La Vérité* cesserait de paraître après sa 3<sup>me</sup> année, c'est-à-dire après le 22 février 1866; IL N'EN EST RIEN. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous nous proposons, dans l'intérêt même de la cause, de faire subir à notre journal quelques modifications heureuses soit dans son format, soit dans son sous-titre, soit dans sa rédaction. Nous nous expliquerons en temps et lieu; mais nous pouvons affirmer dès aujourd'hui que tous les hommes de progrès, tous les spirites sérieux nous approuveront.

### LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(20<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N°)

Étudions quelques faiss et gestes d'Apollonius qui confirmeront nos doctrines ou bien nous donneront une idée particulière et indispensable du spiritisme dans l'antiquité, c'est-à-dire des croyances de l'époque ayant trait à l'évocation des morts, à la manière dont ils se manifestaient, aux faits merveilleux qui se sont produits partout et toujours et qui témoignent de l'intervention d'agents spirituels. Commençons par l'entretien qu'a eu notre philosophe (Philostrate, livre IV, chap. 16<sup>e</sup>) avec l'ombre d'Achille. Nous le ferons suivre de réflexions importantes.

« Je n'ai pas, dit Apollonius, creusé une fosse comme Ulysse (1); je n'ai pas versé le sang des brebis pour évo-

quer l'ombre d'Achille; je me suis borné à faire la prière que les Indiens m'ont dit qu'ils font à leurs génies : « O Achille! le vulgaire te croit mort, mais tel n'est pas mon sentiment, ni celui de Pythagore, mon maître. Si nous avons raison, offre toi à mes regards sous la forme qui est aujourd'hui la tienne; tu seras assez payé de t'être montré à moi, si tu m'as pour témoin de ton existence présente. » J'avais à peine dit ces mots; que la terre trembla légèrement autour du tombeau, et je vis se dresser devant moi, haut de cinq coudées, un jeune homme couvert d'une chlamyde thessalienne, qui n'avait rien de cet air fanfaron que l'on prête quelque-fois au fils de Pélée, mais grave et d'un visage qui n'avait rien que d'aimable. Sa beauté n'a pas encore été, selon moi, vantée comme elle le mérite, bien qu'Homère en ait beaucoup parlé; mais c'est qu'on ne saurait en donner une idée, et que celui qui entreprend de la louer risque plutôt de lui faire tort que d'en parler dignement. Il apparut avec la taille que je viens de dire; peu à peu il sembla que sa taille grandit, bientôt qu'elle fut doublée, enfin qu'elle fut plus haute encore. Lorsqu'il eut acquis toute sa grandeur, je crus le voir haut de douze coudées; et sa beauté croissait avec sa taille. On voyait que sa chevelure n'avait jamais été coupée; il l'avait conservée entière pour le fleuve Sperchius, le premier oracle qu'il eût consulté. Son menton avait gardé sa première barbe. « C'est avec plaisir, me dit-il, que je reçois votre visite, car il y a longtemps que je désire me trouver en face d'un homme tel que vous. »

Achille répond à cinq de ses questions, et il témoigne par ses réponses, ce que dit le spiritisme actuel sur la persistance, bien longtemps après la mort, des haines, des vengeances, des passions sur la terre. Nous ferons encore une remarque, c'est sur la formule d'évocation, qu'Apollonius dit tenir des Indiens et qui est très belle et très digne. Passons maintenant à un fait très discuté (Philostrate, livre IV chap. 45).

« Une jeune fille nubile passait pour morte, son fiancé suivait le lit mortuaire en poussant des cris, comme il arrive quand l'espoir d'un hymen a été trompé, et Rome tout entière pleurait avec lui; car la jeune fille était de famille consulaire.

« Apollonius s'étant trouvé témoin de ce deuil, s'écria :

(1) Voy. Odyssée, liv. XI. Héliodore, dans le VI<sup>e</sup> livre de son roman ode Théogène et Chariclée, raconte une évocation à peu près semblable faite par une magicienne de Thessalie.

« Posez ce lit, je me charge d'arrêter vos larmes. » Et il demanda le nom de la jeune fille. Presque tous les assistants crurent qu'il allait prononcer un discours comme il s'en tient dans les funérailles pour exciter les larmes. Mais Apollonius ne fit que toucher la jeune fille et balbutia quelques mots ; et aussitôt cette personne, qu'on avait crue morte, parut sortir du sommeil. Elle poussa un cri et revint à la maison paternelle, comme Alceste rendue à la vie par Hercule (1). Les parents firent présent à Apollonius de cent cinquante mille drachmes, qu'il donna en dot à la jeune fille. Maintenant trouva-t-il en elle une dernière étincelle de vie, qui avait échappé à ceux qui la soignaient ? car on dit qu'il pleuvait et que le visage de la jeune personne fumait. Ou bien la vie était-elle en effet éteinte, et fut-elle rallumée par Apollonius ? Voilà un problème difficile à résoudre, non-seulement pour moi, mais pour les assistants eux-mêmes. » Tel est le fait dans ses propres termes. Eh bien ! nous disons qu'il porte le cachet de la vérité, et que Philostrate, calomnié par quelques pères de l'église, se montre historien fidèle. Les suppositions qu'il fait, tant l'événement serait extraordinaire, pour lui ôter toute apparence humaine et toute intervention d'en haut, témoignent de sa parfaite bonne foi et de son désir de ne pas exalter son héros outre mesure ; si les sentiments que des pseudo-chrétiens lui ont prêtés eussent été réels, il n'aurait pas rapporté les dernières circonstances qui annihileraient le miracle. On a voulu voir une contre-façon calquée sur la résurrection de la fille de Jaïre, tandis que bien plutôt ce serait un souvenir de la légende païenne d'Alceste. Nous ne voyons pas le prodige dans la résurrection de la fiancée romaine, pas plus que dans celle de la fille de Jaïre, de la veuve de Naïn et de Lazare. Le véritable phénomène sur lequel nous portons notre attention, c'est l'intuition du Christ comme d'Apollonius, qu'ils étaient appelés à accomplir le miracle, et que les morts ressusciteraient à leur voix. Tout cela ne peut s'expliquer sans le spiritisme ordinaire, et pour Jésus, où les faits sont plus accusés, sans le spiritisme divin. Exposons maintenant ce que fit Apollonius à Alexandrie, d'après Philostrate (liv. V, chap. 24).

« Avant même qu'Apollonius ne fût venu dans leur ville, les habitants d'Alexandrie l'aimaient et le désiraient, comme un ami désire un ami.

« Ceux de la haute Egypte, fort adonnés à la science des choses divines, faisaient des vœux pour qu'il les vint visiter. Comme il y avait de fréquents rapports entre la Grèce et l'Egypte, Apollonius était fort célèbre dans ce pays, et les oreilles des Egyptiens se dressaient au seul nom d'Apollonius. Quand il fut débarqué et qu'il eut pris le chemin de la ville, tous fixaient sur lui leurs regards, comme sur un Dieu, et dans les passages étroits, tous lui cédaient le pas, comme à un prêtre portant des objets sacrés. Comme il s'avancait avec un cortège plus considérable que celui des chefs du pays, il rencontra douze brigands que l'on menait à la mort. Apollonius les regarda, et dit : « Tous ne sont pas coupables. En voici un qui s'est faussement accusé. » Puis, se tournant vers les bourreaux qui conduisaient ces hommes : « Ralentissez un peu votre mar-

che, leur dit-il, allez lentement au lieu du supplice, et ne mettez cet homme à mort qu'après les autres, car il n'est pas coupable. Vous feriez bien de donner quelques heures de grâce à ces misérables, et même vous feriez encore mieux de leur laisser la vie. » Et il traînait son allocution en longueur, contre son habitude, qui était d'être bref. La raison de cette conduite fut bientôt connue ; car, à peine huit têtes étaient-elles tombées, qu'un cavalier accourut à toute bride au lieu du supplice, et cria : « Ne touchez pas à Phanion. » Puis il expliqua qu'il n'était pas coupable de brigandage, mais qu'il s'était accusé pour éviter la torture, et que les tourments avaient fait avouer aux autres son innocence. Il n'est pas besoin de dire les trépiognements d'enthousiasme et les applaudissements que ce fait excita chez les Egyptiens, déjà pleins d'admiration pour Apollonius. — Voilà un exemple de science toute spirituelle qui prouve les rapports de notre philosophe avec de bons Esprits.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

## LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(18<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N<sup>o</sup>)

Il paraît que Swedenborg fut particulièrement sensible à l'insinuation qu'on lui adressait sur saint Paul. Il n'admettait pas les écrits de saint Paul dans son canon, mais il admirait ses travaux apostoliques et son enseignement. « On demande, écrit-il, si je me suis entretenu avec les apôtres ? — J'ai parlé avec saint Paul pendant toute une année, et entre autres sur ce qu'il écrit aux Romains sur la justification par la foi, sans les œuvres. » J'ai parlé trois fois avec saint Jean, une fois avec Moïse, etc. — Quant aux anges, voilà vingt-deux ans que je m'entretiens avec eux, et journalièrement encore ; le Seigneur m'a associé avec eux.

A la question un peu singulière du prélat, pourquoi un philosophe aurait été choisi pour cette mission ? Swedenborg répond que « c'était précisément un philosophe versé dans les sciences naturelles qu'il fallait, les choses spirituelles à révéler ayant une correspondance étroite avec les vérités naturelles. C'est pour cela que j'ai été d'abord introduit dans les sciences naturelles. » — Cela dit, il se présente sous sa plume une vive accusation contre le dogme qui veut que, dans les choses religieuses, l'entendement soit tenu sous l'obéissance de la foi, et encore un appel à son livre, *l'Apocalypse révélée*.

Nous avons déjà admiré la réponse que fait Swedenborg à une pareille question, à des Esprits jaloux qui la lui posaient. M. Matter n'en parle pas, c'est pourtant la véritable qui soit rationnelle.

Abordons l'analyse de ses ouvrages intimes plus riches en fait qu'en doctrine, car nous avons assez dit sur celle-ci. Notre intention n'est pas d'y revenir. Mais le *Diarium et les tablettes* sont plutôt des faits décrits jour par jour pendant 22 ans, c'est-à-dire les communications divines qu'a eues Swedenborg avec les Esprits.

Commencées en 1743, les tablettes vont jusqu'au 9 février 1757, et embrassent les études interprétatives de Swedenborg sur les livres de Moïse, celui de Jérémy, ceux des juges et des grands prophètes.

(1) Voir la tragédie d'*Euripide*, *Alceste*.



Le génie de Kant se sentit de force à approfondir ce mystère, pour constater s'il y avait un moyen de terminer ces luttes interminables. Armé du scalpel analytique, il l'appliqua à la dissection de l'esprit humain, lui demandant un compte rigoureux de ses déceptions et de ses mensonges. Et il ne se contenta point de l'interroger sur ses opérations sensibles et ordinaires ; il le fouilla jusque dans ses forces les plus secrètes, ses plus mystérieuses profondeurs. Il allait enfin savoir, et le monde avec lui, en vertu de quel droit l'esprit affirme ou nie ; et dans quelles conditions il peut nier ou affirmer avec certitude. Dès lors il allait devenir possible de s'entendre en philosophie.

Chose étrange ! par l'analyse rigoureuse et que rien n'est venu démentir, des conditions mêmes de la raison pure, il arriva à ce résultat extraordinaire et désespérant que les contradictions résultent de la nature intime de notre raison même, et que rien ne saurait nous en tirer. C'est ce qu'il appelle les ANTI-NOMIES. Elle sont au nombre de quatre fondamentales que voici :

1<sup>o</sup> Le monde est limité dans le temps et l'espace.

Le monde n'a de limite ni dans le temps ni dans l'espace.

2<sup>o</sup> Tout composé l'est de principe simple, en d'autres termes, la matière n'est pas divisible à l'infini. — Aucune chose dans le monde n'est composée de parties simples et la matière est divisible à l'infini.

3<sup>o</sup> La causalité substantielle est quelquefois libre. — La causalité substantielle n'opère jamais que par des lois fatales.

4<sup>o</sup> Il existe un être nécessaire par essence. — Il n'existe nulle part un être absolument nécessaire.

A cette révélation fondroyante du génie de Kant, un vaste silence de stupeur se fit dans le champ de l'intelligence humaine. Du coup, il est vrai, tous les points de vue philosophiques étaient expliqués et comparaissaient triomphants tour à tour au Tribunal suprême de la raison ; mais en même temps grandissait, comme un géant, le SCEPTICISME qui répudiait avec dédain la compétence du tribunal. Non seulement nous ne savons rien, mais nous ne pourrions jamais rien savoir, tant que notre raison restera assise sur les mêmes bases. Le principe de CONTRADICTION une fois posé, s'étend à toutes les données subjectives, et c'est sur ce terrain effondré que va désormais bâtir la sagesse humaine.

Le problème paraissait insoluble : si les deux extrêmes sont faux il ne reste que le néant ; si l'un des deux seuls est vrai, lequel ? c'est encore le néant du pur idéalisme avec Fichte, ou du brutal matérialisme ; mais s'ils étaient vrais tous deux à un différent point de vue, et qu'on pût les réunir dans une même synthèse ? Schelling le tenta ; Hegel établit une série de catégories logiques, synthétisant les contradictoires, et générant le phénoménal parallèlement à la génération de l'idée.

Mais, pour comprendre Hegel, ne faut-il pas dénier à l'une ou à l'autre des contradictions une valeur absolue, et par conséquent ne lui accorder qu'une valeur relative, c'est-à-dire de simples comparaisons ? Prenons sa première catégorie, fondamentement de toutes les autres.

*Thèse, l'ÊTRE ; antithèse, le NON-ÊTRE ; synthèse, le DEVENIR.*

L'Être est quelque chose de positif et d'absolu ; le non-être n'existe que par relation, limite et différence : il n'est qu'une considération de l'esprit comparant les objets, une manière d'entendre ce qui n'est pas au moyen de ce qui manque à un degré de l'être. En ce sens le néant devient l'être ou l'être devient néant. Il y a néant comparatif entre la petitesse et la grandeur, l'idiotisme et l'intelligence ; mais le néant devient être si la petitesse ou l'idiotisme disparaît, et réciproquement l'être devient néant si la grandeur ou l'intelligence décroît. Il en sera de même des expressions corrélatives, puissance et faiblesse, ombre et lumière et autres semblables, dans lesquelles le côté néant n'a qu'une valeur conditionnelle et comparative, vu que la

faiblesse est encore une puissance et l'ombre une lumière. Ceci compris, on admettra facilement que toutes les *thèses*, dans la série des catégories hégéliennes, dérivant de l'ÊTRE, tiennent de l'absolu, du positif, tandis que les *antithèses* participent toutes de leur générateur le NON-ÊTRE, et doivent se prendre au sens relatif.

Ces considérations vont faire parfaitement ressortir le point en litige entre M. de Tourreil et nous : c'est une contradiction remontant à la deuxième antinomie, et que nous rendrons par ces deux mots : l'ÉTENDU, l'INÉTENDU. Si l'une de ces contradictions est l'être, il faut nécessairement que l'autre soit le non-être c'est-à-dire n'ait qu'une substantialité conditionnelle et relative. Déterminer de quel côté se trouve la thèse, de quel côté l'antithèse, tel est vraiment entre nous la question. Mis ainsi en demeure d'opter entre *substance étendue* et *substance non étendue*, nous nous déclarons pour celle-ci, contradictoirement au fusionisme qui se déclare pour la première. Nous trouvons que le dilemme étant posé entre l'intelligence d'une part et l'ineptie, de l'autre, il va de soi que l'intelligence peut comprendre l'ineptie, tandis que l'ineptie ne peut concevoir l'intelligence. Il est de toute nécessité que, si la substance est étendue, les phénomènes spirituels se matérialisent. Or, c'est là ce qui nous reste absolument antipathique et incompris. Le mouvement d'une matière aussi subtile qu'on voudra, suppose une force intelligente directrice, mais ne constitue point en soi l'intelligence ; et tous les phénomènes tirés de l'étendue ont des caractères complètement opposés aux caractères des phénomènes intelligents.

Le soleil a des dimensions ; mais l'idée pour laquelle je le conais n'en a point.

Les pensées réunies de tous les êtres pensants ne peuvent remplir un lieu si petit qu'il soit ; le mouvement matériel le plus rapide tient compte relatif des distances ; la pensée n'en tient aucun compte et se transporte avec la même force instantanée aux distances les plus disparates. Le principe intelligent n'a ni forme plastique, ni couleur, odeur ou saveur, ni aucune des qualités appréciables par les sens auxquels il est uni ; en sorte que, quoique manifesté comme toute créature, dans l'espace, il ne se sent point lui-même étendu. Laquelle de ces deux séries phénoménales m'est attestée avec certitude ? Le *moi* c'est moi-même ; c'est l'existant, le certain ; le *non moi* c'est le dehors, l'hypothétique, l'incertain. Voilà pourquoi l'idéalisme a toujours absorbé le matérialisme par lequel il est resté lui-même inattaquable. Les Eléates le bravaient dans leur forteresse inexpugnable ; Descartes n'arrivait à l'existence des corps que par l'intermédiaire de la véracité divine ; l'école de Locke n'a su que répondre à Berkeley qui l'anéantissait par les conséquences mêmes de ses principes ; l'école allemande affirme avec Jacobi la *foi* comme seule synthèse possible des antinomies ; la *foi* ! objet de tant de sarcasmes de la part des matérialistes ! Mais chose admirable ! eux-mêmes ne sauraient atteindre à la matière que par le sens commun, proclamé, en désespoir de cause, par l'école écossaise, et qui n'est autre chose qu'un acte de foi. Ils nient Dieu immatériel pour adorer la matière niable en tant qu'existence absolue, et ils appellent cela SUBSTANCE !

Dans le moi inétendu, je possède au moins l'Être subjectif ; mais dans le non-moi objectif, c'est-à-dire dans la matière, je ne trouve rien que de relatif, de contingent, de problématique, sans en excepter ses deux propriétés fondamentales et essentielles : l'impénétrabilité et l'étendue.

(Sera continué)

HILAIRE CHOUVY.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.